

La Cité du Sang

LA NUIT

Il ne faut, ou le sait, jamais dire de rien que rien n'est plus saisissant, et je crois bien, cependant, qu'on pourrait presque le dire du Marché et des Abattoirs de la Villette. Il y a vraiment là, à ce bout de Paris, tout un monde extraordinaire ; tout est continuellement coloris, théâtre, eau-forte ou tableau. Les peintres ne savent pas les "coups de lumière" et les "effets de palette" d'une cour d'abattage ; les sculpteurs ne se doutent pas non plus des "mouvements" qu'on y surprend, et les auteurs dramatiques ignorent de même les étonnantes comédies, prodigieuses de dialogue et de pantomime, et même de péripéties, qui se jouent par multitudes sur l'énorme scène du marché. On devine plus facilement les sensations de spleen et de pitié dont on est angoissé et assombri devant tous ces pauvres troupeaux hurlants qui s'abattent et qui s'effraient sous les cris et sous les coups, et devant tous ces ruisseaux et toutes ces cataractes rouges qui s'échappent, comme de pressoirs, des échaudoirs et des cours, mais il faut avoir vu toutes ces agonies pour savoir ce qu'elles peuvent vous dire d'infini. Et n'alliez pas chercher là un thème, un prétexte ou une atmosphère de roman ! Vous vous tromperiez, et tout ce roman, ici, c'est la continue immolation et la continue tuerie, c'est le dur et fatal drame de la mort pour la vie, où coulent perpétuellement pour que Paris mange et jouisse, des milliers de fontaines de sang de milliers de sources qui souffrent.

Les Abattoirs et le Marché couvrent, à l'extrême du faubourg, un énorme terrain tout bâti de pavillons, de salles, de resserres, de gares, de débarcadères, de beuveries, de restaurants, de bureaux, de brûloirs, de pendoirs, d'écorcheries, le tout formant ensemble un immeuble éventail dessiné par la rue de Flandre, la rue d'Allemagne, le canal Saint-Denis, les fortifications, et traversé par le canal de l'Ourcq. Lorsque vous passez, certains jours, devant cette ville singulière, tout entourée de grilles et de murailles, et

fermée comme une ville ancienne, il vous en arrive à la fois des clamours comme celles de la Bourse et des gémissements comme il en vient de massacre, mais c'est plutôt la nuit, cependant, qu'il faut d'abord la visiter, quoique tout y dorme dès le soir et s'y couche comme au couvre-feu.

Huit heures... Huit heures et demie... La cour du côté de la rue de Flandre est déjà vide. De temps en temps, néanmoins on voit encore sortir des grilles une voiture dont le trot secoue les chargements de peaux sanglantes dans les lueurs de ses lanternes. Mais vous pouvez regarder la place... Toutes les maisons et tous les marchands de vien sont fermés. Peut-être, au-dessus d'une porte, à travers le vitrail, apercevez-vous encore une lumière, et entendrez-vous, derrière la porte, le garçon ou la servante en train de laver les carreaux de la boutique. Mais ce ne sera pas pour longtemps... Peut-être aussi, dans le silence du quartier, un pas claquant et précipité vous fera-t-il tourner la tête, et verrez-vous passer, dans le rayon d'un réverbère, un homme horriblement accoutré, tout blanc et tout souillé de rouge, une sorte de pierrot tombé dans le sang, avec des ceintures et des carquois, des tabliers derrière et devant, et tout un embarras de chaussons aux pieds dans tout un vacarme de sabots. Mais il disparaît vite, il a travaillé tard, il est pressé de rentrer, il rentre, et tout dort alors sur la place comme dans le cloître ou le préau d'une Trappe.

On s'explique, en voyant ce désert, pourquoi le noctambulisme parisien, qui aime la fête, n'a pas mis à la mode, comme les excursions aux Halles, les excursions à la Villette. Et toute la nuit, cependant, les grilles sont ouvertes, et vous pouvez entrer, sortir, aller, venir, revenir, comme vous voulez... Mais vous ne trouverez toujours, là, encore, qu'un désert, mais un désert tout illuminé d'une illumination laiteuse, de longues files de globes et de lunes pâles éclairant partout, au loin, d'étranges intérieurs de salles, dans le mystère et le calme desquelles un petit bruit d'eau qui coule, un bruit de ruisseau qui court, nous saisit. Un gardien de la paix se promène bien quelque part devant un poste, mais tout